

## LE MARIAGE DE JULIETTE UNE BELLE-MÈRE

Ce roman était en publication dans le *Siècle* depuis un certain temps déjà, lorsqu'on introduisit près de moi un monsieur grave, ayant l'attitude d'un témoin de duel : d'un air gourmé qui ne présageait rien de bon, il me tendit sa carte et une lettre sur l'adresse de laquelle je reconnus l'écriture courue de Sarcey.

— Je vous serais reconnaissant de lire cette lettre, me dit-il ; elle me présentera.

Sarcey me disait qu'une personne avec laquelle il entretenait des relations d'amitié avait cru se reconnaître dans mon roman et qu'il me demandait de recevoir le fils de cette personne, désireux d'avoir un entretien avec moi à ce sujet.

Je n'avais qu'à écouter le monsieur grave ; il s'expliqua :

— Ce qui nous inquiète dans votre roman, ma mère et moi, ce sont certains types qui paraissent peints d'après nature, et surtout, le milieu dans le-

quel se passe votre action, pareil à celui dans lequel nous vivons.

— Celui des fondeurs d'or et d'argent ?

— Précisément.

— Les fondeurs sont sacrés ?

— Je ne dis pas cela.

— Cependant vous trouvez mauvais que j'introduise un fondeur d'or et d'argent dans un roman, comme vous trouvez mauvais aussi sans doute que je place son industrie dans la rue des Vieilles-Haudriettes.

— Il est certain qu'il y a là une localisation qui prête aux conversations malignes des gens du quartier.

— Mais ou diable voulez-vous que je place cette industrie, si justement elle s'exerce rue des Vieilles-Haudriettes, rue de Montmorency, rue Chapon, rue Beaubourg, rue des Quatre-Fils ? Ce n'est pas moi qui ai choisi ce quartier, c'est lui qui m'a été imposé par la réalité.

— Il est évident que dès là que vous preniez pour personnage principal de votre roman un fondeur d'or et d'argent, vous ne pouviez pas placer sa maison de commerce rue Royale ou aux Champs-Élysées.

— Alors mon tort est d'avoir pris un fondeur.

— Cette industrie est tellement spéciale...

— Il y a d'autres industries qui sont spéciales si j'avais pris un grand chocolatier, les chocolatiers qui se croient grands auraient eu raison de se plaindre ; dans ces conditions il ne resterait donc au romancier que les militaires et les paysans qui sont assez nombreux pour que les malins ne cher-

chent pas parmi eux la personnalité qu'ils imaginent reconnaître... et encore.

La gravité du monsieur s'était manifestement changée en contrariété; cependant il continua :

— Vous devez pourtant reconnaître combien est fâcheuse pour nous la situation que créent les conversations malignes dont je vous parlais.

— Je le reconnais bien volontiers et le déplore, mais que puis-je à cela ?

— Ce que vous pourriez et ce que je suis chargé de vous demander, c'est, au cas où l'on vous aurait dépeint certains types, de ne pas pousser trop loin la ressemblance qu'on croit trouver entre eux et nous.

— Je ne peux pas, vous le comprenez, changer le milieu dans lequel se passe mon action et d'un fondeur faire un papetier ou un avocat; je ne peux pas davantage changer le caractère de mes personnages, mais cependant je veux que vous partiez d'ici pleinement rassuré et j'espère que cela sera.

— Ah! combien ma mère vous sera reconnaissante!

— Alors madame votre mère est bien vivante ?

— Monsieur!

— Et monsieur votre père n'a jamais passé aux assises comme accusé d'homicide volontaire commis avec préméditation sur la personne de sa femme ?

— Monsieur!

— Si mes questions vous blessent, elles vous prouvent au moins que je n'ai en vue ni les personnes ni les histoires de votre famille, puisqu'elles vous disent le fond même de ce roman.

Et je lui racontai mon roman du commencement jusqu'à la fin ; à mesure que je parlais, son visage se rassérénait et, quand je fus arrivé au bout, il respira avec une satisfaction qui me montra combien avaient été vives les craintes de sa famille.

— Croyez bien que nous n'avons jamais douté de ce que M. Sarcey nous disait en nous affirmant que vous ne nous visiez pas.

J'avoue que je ne crus pas cela du tout, et que le soulagement que je voyais me donna à supposer que les histoires dont on redoutait si fort la divulgation pouvaient bien être plus intéressantes que les miennes : on n'est pas si prompt à prendre la mouche quand on n'a rien à craindre.

A quelque temps de là je rencontrai un ami de province qui voulut bien m'adresser ses compliments pour mon roman qu'il lisait au jour le jour.

— Vous savez que chez nous tout le monde l'a reconnue ?

— Qui ça reconnue ?

— Madame Daliphare, parbleu : ce n'est pas un portrait, c'est une photographie. On se demande ce que vous allez en faire.

Reconnue à Paris par elle-même et sa famille, reconnue en province par tout le monde, cela me fit espérer que je n'avais pas trop mal étudié et rendu le type que je voulais peindre.

Et cela me confirma dans ma conviction que quand un personnage de roman est vrai on trouve partout les modèles d'après lesquels on le croit dessiné.